

Désillusion, angoisse et arrogance

Pour ceux qui se demandent, encore, si l'Etat a le bien-être de ses citoyens comme premier but, un petit rappel de 1915 :

« Chaque ressortissant d'une nation peut, dans cette guerre constater avec effroi - ce qui, déjà en temps de paix, tentait parfois à s'imposer à lui - que l'Etat a interdit à l'individu l'usage de l'injustice, non parce qu'il veut l'abolir, mais parce qu'il veut en avoir le monopole comme du sel et du tabac. (...) L'Etat exige de ses citoyens le maximum d'obéissance et de sacrifices, tout en faisant d'eux des sujets mineurs par un secret excessif et une censure des communications et expressions d'opinions, qui met ceux qu'on a ainsi intellectuellement opprimés hors d'état de faire face à toute situation défavorable et à toute rumeur alarmante. »

Freud – *« Considération actuelles sur la guerre et sur la mort »*

Certes, on n'est pas dans l'obligation d'acquiescer à tous les dires de Freud, et, tous les « Etats ne sont pas à mettre dans le même cas, mais ces phrases, vieilles de plus d'un siècle, résonnent aujourd'hui avec une étrange acuité...

Suite 2

Suite aux citations mentionnées, en corrélation avec les jugements aujourd'hui en vigueur, Freud ne serait autre qu'un complotiste ou du moins, un populiste...

On imagine « facilement », celui-ci assis à un plateau de télé, exposer son point de vue, puis, soudainement attaquer violemment par la journaliste ou le journaliste vedette de la chaîne : « mais monsieur Freud, ce que vous dites est inaudible ; vous n'êtes qu'un complotiste ou du moins, un populiste !!! »

Étonné, il regarderait cette personne un moment avant de saisir ses propos : « moi complotiste ? moi populiste ? – elle n'est pas lucide... »

Il tentera de la raisonner ; une fois, deux fois, se heurtant à des arguments tels que : la gravité du moment, ou encore, l'appel à la solidarité et à l'altruisme... Puis finalement, il aura compris : elle/il est devenu hystérique ou si nous préférons et dans un langage plus actuel – en pleine bouffée délirante...

Mais, la « bouffée délirante » explique tout et rien simultanément car sans moteur, sans justification, elle ne peut exister...

Quant à l'argument, celui-ci se trouve toujours dans « la bonne parole » - la logique et la morale ; et pour ce qui est du moteur, il faudrait le chercher encore plus loin...

Bien-sûr, Freud n'a pas subi un tel affront mais d'autres, similaires dont il se défendait en les qualifiant de partiels et d'hypocrites :

« Des moralistes et des philosophes, nous avons appris depuis longtemps que nous avons tort de considérer notre intelligence comme une force autonome et de ne pas voir combien elle dépend de la vie affective. »

Et si en premier temps ; *« Le profane éprouve une horreur extrême devant cette possibilité affective et s'autorise de cette aversion pour légitimer son manque de foi dans les affirmations de la psychanalyse »*, sur le fond, *« Celui qui est ainsi obligé de réagir constamment dans le sens de prescription qui ne sont pas l'expression de ses penchants pulsionnels, vit, psychologiquement parlant, au-dessus de ses moyens et mérite objectivement d'être qualifié d'hypocrite, qu'il est ou non pris clairement conscience de cette différence. »*

La partialité et l'hypocrisie ne résonnent-ils pas aujourd'hui avec une étrange acuité ?

Suite 3

Une fois compris que les étiquettes servent essentiellement ceux qui ne savent rétorquer autrement, le ridicule de tels arguments, prenons un peu de distance face à cette polémique de notre temps.

L'incertitude est la clef du problème et le phénomène qui l'accompagne n'y change rien. Aujourd'hui un virus dont la dangerosité est réelle ou amplifiée, demain un crash boursier ou une invasion barbare...

D'ailleurs, la civilisation est-elle un atout, ou au contraire une faiblesse, face à une telle situation ? Sans pour autant répondre à cette question, force est de constater, que l'homme « civilisé » se croit supérieur face au barbare. Pourtant, une fois dépossédé de ses attirails, face à dame nature le voilà soudainement bien plus vulnérable...

En corrélation d'avec l'incertitude, l'homme développe l'angoisse et l'amplitude de l'une équivaut à la puissance de l'autre. Car, son archétype n'est autre que la mort...

Pourtant, la mort ou plutôt - *L'angoisse de la mort*, soulève un problème cognitif de taille : la mort n'est qu'une abstraction et l'angoisse un sentiment, une motion tel que cela se disait autrefois ; quelle est la nature de cette addition - angoisse et mort ? En fait, l'homme se voit-il mortel, tout bonnement ?

« C'est pourquoi dans l'école psychanalytique on a pu oser cette déclaration : personne, au fond, ne croit à sa propre mort ou, ce qui revient au même : dans l'inconscient, chacun de nous est persuadé de son immortalité. »

Comment dès lors, comprendre cette contradiction car à l'évidence, il est vain de vouloir se voiler la face ; cet archétype est central autant chez le civilisé que chez le barbare :
« L'angoisse de la mort, dont nous subissons la domination plus souvent que nous le savons nous-même, est par contre quelque chose de secondaire, issu le plus souvent d'une conscience de culpabilité. »

Ahh... la **culpabilité** ; n'est-ce pas le sentiment central que cherche à attiser chez nous, tous ceux qui brandissent ce drapeau de « mort »... Mais en fait, de quoi sommes-nous, coupables ?

Suite 4

Une fois de plus, il ne s'agit pas de « sanctifier » les paroles de Freud, qui ont leurs limites tel que tout système « fermé » - ce dont il était conscient -, mais il est instructif, parfois, de projeter une image « réfléchissante » d'une situation sur une autre, afin d'y voir ses grossièretés...

Laissons notre dernière question un moment en suspens. Nous retenons, toutefois, la contradiction entre sentiment d'immortalité d'une part, angoisse de mort d'autre part. Dans ce combat, la civilisation - surtout la moderne -, penche du côté d'un des adversaires et d'une manière sournoise : là, à nouveau, entre nous et la mort, l'hypocrisie gagne :
« Cette relation manque de franchise. A nous entendre, nous étions naturellement prêts à soutenir que la mort est l'issue nécessaire de toute vie, (...) bref que la mort est naturelle, indéniable et inévitable. En réalité, nous avons coutume de nous comporter comme s'il en était autrement. »

Non ! ce n'est pas l'immortalité qui gagne, au contraire – c'est la mort ; une victoire qu'il faut passer sous silence.

Passant par le souhait – « I want to be for ever young... » le sentiment d'immortalité s'est confondu d'avec l'angoisse. La lutte, dès lors, n'est plus qu'un spectacle et l'immortalité un jeu avec un « game over »...

Quel est le prix de ce silence qui ne cache que le cri de son angoisse ; voilà la question que le « civilisé » doit adresser à la civilisation :

« Mais cette relation à la mort, qui est la nôtre, exerce une forte influence sur la vie. La vie s'appauvrit, elle perd de son intérêt, dès l'instant où dans les jeux de la vie il n'est plus possible de risquer la mise suprême, c'est à dire la vie elle-même. »

L'hypocrisie ne peut longtemps contenir ses limites - la civilisation aussi - alors éclate le désordre et la mort avec. Et, soudain - « *La vie redevenue intéressante, elle a retrouvé tout son contenu.* »

Qu'a-t-elle promis la civilisation à l'homme pour qu'il lui soit si docile, si obligeant, si redevable ? – voilà la deuxième question que le « civilisé » doit adresser à la civilisation. Un gain de confort, un peu de jeux, ou, cupidité et pouvoir ?

A l'évidence, ceci ne peut l'être - maigre récompense pour un tel prix ; car la seule réponse valable est le fruit de l'esprit : « *D'autre part, le maintien de la civilisation, même sur une base aussi discutable, permet d'espérer que chaque génération nouvelle fraiera la voie à un remaniement pulsionnel continu, porteur d'une civilisation meilleure.* »

Pourtant, un tel espoir a une condition - la dissolution de l'hypocrisie :
« *Rappelons-nous le vieil adage : Si tu veux maintenir la paix, arme-toi pour la guerre. Il serait d'actualité de le modifier : Si tu veux supporter la vie, organise-toi pour la mort.* »

Ces phrases, vieilles de plus d'un siècle, ne résonnent-elles pas aujourd'hui avec une étrange acuité ?

Suite 5

A présent, nous pouvons revenir à notre question en suspens : de quoi sommes-nous coupables ?

La dissolution de l'hypocrisie ramène le combat entre immortalité et angoisse de mort, à son point névralgique. Or pour la justesse des propos - c.à.d. du combat -, il nous faut confronter l'immortalité d'avec la mort ; l'angoisse n'étant qu'une réaction secondaire fruit de la culpabilité. Comment tout cela se trouve concrètement, chez/ face à quelle personne physique le combat se déroule ? « *Résumons-nous donc : tout autant que l'homme des temps originaires, notre inconscient est inaccessible à la représentation de notre propre mort, est plein de désirs meurtriers sanguinaires à l'égard de l'étranger, est divisé (ambivalent) à l'égard de la personne aimée.* »

Cette division en trois, nous donne la réponse : notre culpabilité se développe suite à notre ambivalence face à la personne aimée pour laquelle nous avons donc, des sentiments contradictoires. En projetant cette compréhension sur notre situation actuelle, nous sommes malheureusement obligés, de reconnaître leur véracité. Tous ceux qui brandissent ce drapeau de « mort » le font au nom de ces personnes aimées. Or il en résulte à leur égard - et sans leur consentement - un châtement « capital » : on les enterre vivantes. Le sentiment de protection devient une tyrannie d'étouffement. Isolées, écartées, stigmatisées ; les voilà « sauvées ». Coupées de toute source de satisfaction ; nous voilà rassurés. Oui, une société qui se voit immortelle, est rassurée de ne pas croiser le regard de ceux qui leur rappellent à chaque instant, leur destinée - la mort. Mais le vice est encore plus profond ; car en imposant à la majeure partie de la population des restrictions pour en « sauver » une minorité, nous ne pouvons que créer du ressentiment à leur endroit. Alors, la culpabilité bat son plein, le besoin de les secourir avec, et, ainsi une nouvelle vague de restrictions s'abattent sur les sujets.

Entre amour et haine, le cercle vicieux est lancé...

Pas étonnant, dès lors, d'entendre un des portes paroles cette « charitable tendance » qualifier la vie des personnes du troisième âge de – « résiduelle » ... Car, au nom de la charité, il est facile de trouver crédit auprès des masses, pour toutes sortes de malveillance !

Dès lors, il est de notre devoir, de nous libérer de la tyrannie de la culpabilité, qui anime notre angoisse ; qui persécute les sujets de notre société, qui glorifie le sentiment narcissique de certains technocrates et autres hommes politiques, qui satisfait la cupidité de quelques industriels ou autres hommes d'affaires...

De nous rappeler, que la seule promesse valable de la civilisation est l'esprit et ses fruits - les valeurs ; que sans cela, le « barbare » ne diffère en rien du « civilisé »...

Toutefois, ceci aussi a ses conditions : « *Mais un peu plus de sincérité et de franchise de tous côtés dans les relations des hommes entre eux et dans les rapports entre les hommes et ceux qui les gouvernent, pourrait également aplanir les chemins de cette transformation.* »

Étonnant le résonance de ces vieilles phrases et leur acuité...

Suite 6

Conclusion,

Face à l'angoisse qui ne tarie pas chez un fragment de la société d'une part, de l'arrogance et de l'incompétence de certaines élites d'autre part, la discrétion nous est apparue un luxe indécent à un moment où un effort plus large est demandé et pour lequel notre réflexion espère sa mince contribution ...

L'usage du langage martial de certains dirigeants face à la situation en général, au virus en particulier, justifiait, de notre point de vue, une comparaison avec une réelle guerre. Mais, il y a là plus - la désillusion. Effectivement, le texte de Freud qui nous a servi de base, prend son point de départ dans ce sentiment de blessure narcissique. La guerre de 1914 - appelée la grande guerre - pris son ancrage dans la belle époque et apporta avec elle questionnement et stupéfaction ; un point qui nous semble commun avec notre situation actuelle.

Désillusion, angoisse et arrogance ; voici les ingrédients de la comparaison...

Quant au premier, Freud la considérait telle une réaction positive car, une fois la blessure assumée, celle-ci nous mène vers la réalité : « *Supporter la vie reste bien le premier devoir de tous les vivants. L'illusion perd toute valeur quand elle nous en empêche.* » En fait, l'homme

n'est jamais descendu car il n'a jamais été situé haut. Le reste, n'est qu'arrogante hypocrisie qui permet, au final, le cercle vicieux de la culpabilité/angoisse...

Pourtant, peut-être et contrairement à ce que dit notre auteur dans ce texte*, l'homme ne perçoit pas que l'immortalité en lui, mais aussi sa grande vulnérabilité. L'angoisse trouverait, alors, sa source en amont. Regardant sa puissance, il se trahirait de par sa faiblesse. Ressentant cette dernière, il serait tiraillé par la première ; pris en tenaille, de part et d'autre.

De plus - avec ceci nous réintégrant notre époque -, l'individu, il se peut, projetterait son « immortalité » sur les autres - la science à qui il attribue l'omniscience et l'omnipotence ; se trouvant de la sorte, qu'avec sa vulnérabilité.

Effectivement, cette angoisse nous révèle qu'un grand nombre d'individus, ont substitué leur catéchisme d'avec la faculté de médecine. Si le « sauveur » n'est plus, il n'est que remplacé par une série d'avatars - ce qui nous mène au troisième point - l'arrogance.

Pour briser le dictateur de la culpabilité/angoisse il nous faut, aussi, revoir notre attitude face à la science... Toute personne ayant un problème de santé, si elle est sensée, demande plusieurs avis ; un choix s'impose alors, à elle seule - ne pouvant plus que se limiter à son insuffisance.

En reprenant une formule de Freud, (Le moi et le ça 1923) « *Si l'on voulait soutenir ce paradoxe que l'homme moral n'est pas seulement beaucoup plus immoral qu'il ne le croit mais aussi beaucoup plus morale qu'il ne le sait (...)* » et en la modifiant, nous dirons que l'homme « civilisé » n'est pas seulement beaucoup plus savant qu'il ne le croit mais aussi beaucoup plus ignare qu'il ne le sait... la contradiction se trouvant ainsi, entre le croire et le savoir.

Justement, toute savoir scientifique est vu grâce à un cadre herméneutique qui le dépasse. Les « experts » de la santé - pas plus que les autres - ne peuvent s'en soustraire. Seuls les « guérisseurs » de l'esprit, c.à.d., l'humain en nous, peut nous guider vers le « salut ».

La science qui assit son pouvoir sur l'effroi des masses, dépasse ses limites et retombe dès lors, dans l'arrogance qui mène vers culpabilité/angoisse...

Oui, la guerre que nous menons ne date pas d'hier, elle est la nôtre face à nous-même, face à la civilisation, pour ses promesses - les valeurs...

* (Avec sa deuxième topique, Freud introduira des modifications sur lesquelles il est inutile de s'attarder ici).

